

Depuis des semaines, du moins des jours, il n'y a guère d'illusions possibles. Le fantôme qui trouble même les énergiques prend une forme sans cesse plus précise ; on sourit, on plaisante ceux et surtout celles qui laissent percer leurs angoisses. Mais au fond, chacun est en lui-même très inquiet.

Tanger, Casablanca, Agadir, 1905, 1909, 1911, tout cela n'a servi, malgré des réconciliations apparentes obtenues au prix de concessions parfois cruelles, qu'à mieux préparer l'instant fatal. Sarajevo est un prétexte et chaque minute nouvelle travaille à l'irrémissible.

J'avais été, vers la mi-juillet, organiser nos vacances à Dinard : le 28, je décommandai, ne voulant point risquer un retour brutal qui laisserait les miens isolés, loin de tous ; ainsi je m'en irai plus calme si je pars. Mais désormais, le doute n'est plus permis.

Le 30 juillet, j'assiste à l'enterrement de notre vieil ami, le Professeur Reclus ; à cette cérémonie, le mort ne joue qu'un rôle très accessoire ; une question seule est sur les lèvres de tous les hommes : « Où rejoignez-vous ? » J'entre de suite après serrer la main de mon grand ami Pierre Roger. Il me reconduit jusqu'au seuil de son bureau, rue Jacob, et nous traversons la cour en nous disant : « À demain » ; je ne devais plus le revoir.

Le soir, nous dinons chez mes beaux-parents. Soirée brève. Vers 10 heures, nous rentrons chez nous, ignorant que mon ordre d'appel m'attend déjà à la librairie.

Vers 6 h 45 un coup de sonnette me réveille. Mon chef garçon a trouvé parmi le courrier une dépêche officielle ; il a cru bien faire en me l'apportant aussitôt. C'est une enveloppe jaune d'un type particulier, que j'ouvre, certain du contenu : « Troupes de couverture mobilisées ; rejoignez de toute urgence, avec équipement et harnachement. » Je m'entends encore : « Eh bien, ça y est. » Deux

coups de téléphone aux miens et je m'apprête. En une demi-heure, tout est fini. Cantine, à peine démontée du stage de Châlons en juin dernier, uniforme, sabre, couverture, voire des gants blancs, pour les jours de victoire... si j'avais su !

J'embrasse les chers miens, et descends à 7 h 30, découvrant péniblement un fiacre, car les autos sont introuvables. Une courte halte chez ma mère, une autre à la librairie ; je serre la main de mon oncle et lui remets mes papiers personnels. Finalement, je monte vers la gare du Nord.

Des affiches blanches attirent l'attention ; un journal pris au passage m'apprend l'assassinat de Jaurès. Quelques uniformes, des cantines sur des véhicules ; le public ouvrier des tramways s'étonne un peu. J'arrive enfin. Sur le quai, grand mouvement ; des camarades. Le train auquel j'ai accédé sans billet, ma cantine au dos d'un porteur zélé, se forme à peine. En face, un convoi de banlieue surchargé se vide et j'en vois descendre mon ami, le

Dr Trèves. Je lui montre mon ordre ; nos parents sont d'Alsace et nous nous serrons la main, très émus.

Le train s'ébranle à 9 heures juste. J'ai tout fait en deux heures et quart. Nous roulons sans encombre jusqu'à Compiègne. Au loin, la ville se dessine et, fiévreux, nous cherchons le régiment, le cher 54^e de jadis. Partons-nous avec lui ? Hélas ! il a quitté la garnison ce matin même et c'est pour nous une amère déception. Je sais que je compte pour ordre à la 32^e compagnie, c'est-à-dire au dépôt même du 254^e. Peut-être que le modeste régiment de réserve obtiendra sa part de gloire et je me console en me dirigeant vers le quartier d'un pas rapide. Mille souvenirs s'entrecroisent : l'année de service, les périodes, le premier galon. Que sera demain ?

La cour d'Othenin, le vieux quartier où nous étudiâmes jadis la mobilisation du corps, connaît un remue-ménage insensé. Des officiers sont déjà réunis : mon camarade de toujours, J. Lefort, premier officier du régiment tombé,

au Grand Fayt le 24 août 1914 ; Gallibert, tué à Mouy, le 31 août 1914 ; Dupont, disparu à Berry-au-Bac, le 15 septembre 1914 ; Gravier, mon lieutenant d'active, demeuré à l'assaut de Parvilliers (octobre 1914) ; j'en passe.

Le lieutenant-colonel Piguet, rogue à son ordinaire, nous donne rendez-vous pour l'après-midi à Royal-Lieu. Nous reconnaissons nos logements. J'habite, sur la place du Château, une chambre qu'un obus éventrera dans la suite. À 3 heures, nous nous dirigeons vers la caserne. Le commandant Perrot de Breuil, homme charmant et distingué, – il sera tué près de moi, à Soupir le 2 novembre 1914, alors que, lieutenant-colonel, il commandait le 254^e – nous rassemble : « La mobilisation n'est pas décrétée. Messieurs... rejoignent demain le 54^e avec l'échelon de renfort ; quant aux autres, rien à faire ; revenez demain matin, Messieurs. » Nous repartons vers la ville, un peu ahuris !... Il est 6 heures : soudain retentit, à la fois joyeuse et lugubre, une cloche à laquelle toutes les autres cloches

répondent, et nous comprenons sans peine que la mobilisation générale est déclarée.

À deux ans et demi d'intervalle, je ne sais plus les noms de mes camarades, mais je reverrai toujours ceux qui formaient notre petit groupe s'arrêter, très pâles, et se serrer les mains. Quel que soit demain, nous le préférons à l'incertitude. Puisque c'est notre génération qui aura l'honneur de marcher au feu, elle ira de bon cœur, répondant le front haut à l'appel des armes. « On bat maman, j'accours, » disait Théophile Gautier en 1870, et cette fois, rien ne sera changé ; notre vie, les nôtres abandonnés, tout a disparu devant l'idée du pays. La soirée s'est écoulée en propos nerveux et, tard, demeuré seul au cercle, j'ai écrit non pas aux miens, mais pour les miens.

Le lendemain, la caserne est active ; le cadre se forme. J'ai le commandement de la 27^e ; on me charge en outre d'équiper en quelques heures quatre-vingts hommes qui partiront dans la soirée rejoindre le 54^e sous la conduite

de camarades plus jeunes et des Saint-Cyriens, vêtus encore de leur uniforme d'école et si fiers : Hachette, et mon gentil camarade Daigremont, qui mourut aux Épargnes en 1915 après deux jours d'agonie dans les réseaux allemands. Je m'attelle à la tâche, bien secondé par quelques anciens sous-officiers.

Le jour suivant, les hommes arrivent, qui formeront le 254^e. Attendrai-je ici ? La 19^e compagnie, celle du capitaine Bricogne, sous les ordres de qui j'ai servi à Châlons en juin, est la seule à ne posséder qu'un lieutenant. Je sollicite la place vacante et suis muté le soir même à ma grande joie.

Le 254^e est commandé par le lieutenant-colonel Piguet ; le 5^e bataillon a pour chef le commandant Vibert, professeur de géographie à Saint-Cyr ; la 17^e compagnie, le capitaine Privat, les lieutenants Galibert et Eyraud ; la 18^e compagnie, le capitaine Lizée, les lieutenants Adelaine et Bonher ; la 19^e compagnie, le capitaine Bricogne, le sous-lieutenant Miquel et moi ; la 20^e compagnie, le capitaine

Gravier, les lieutenants Havard et Lebaigue, les Drs Vidal et Maisons. Les hommes affluent ; nous devons partir à 250 et l'effectif est de 270. Nous éliminons les plus faibles et tâchons de constituer un cadre énergique.

J'ai la grande joie de voir arriver mes camarades A. Vite-Weil et Leyma ; je les fais passer à ma section. Bien qu'ils soient simples soldats, nous nous sentirons moins seuls. Je reprends aussi mon ordonnance de Châlons.

Habillement, armement, équipement, tout se poursuit de façon remarquable ; voitures et chevaux nous émerveillent. Un matin, après le tir, rentré seul avec le premier peloton, j'ai rassemblé mes hommes et tenté de leur faire sentir qu'il fallait bien lutter pour vivre, que la victoire était nécessaire pour épargner aux nôtres les horreurs du joug de l'Alsace. Je leur ai lu la déclaration de Bordeaux^[1] ; beaucoup ont pleuré. Ils ne savaient pas !

Nous sommes avisés maintenant que nous partons le 12. Le 9 au matin, on nous remet le drapeau et, même les plus

sceptiques, tous frémissent à l'espoir des batailles futures. Pauvre et cher drapeau, souvent déployé dans la suite au cours des revues de repos, la dernière à Saint-André, le 10 mai 1916, et finalement le 14 juillet 1919 ; combien sont obscurément tombés sous ses couleurs pour le pays. Le drapeau du 54^e portait avant la guerre : Alkmaer, Austerlitz, Friedland, Kabylie ; son frère de réserve répondra hautement : la Belgique, la Marne, l'Aisne, la Champagne et Verdun, si jamais on accorde aux étendards les honneurs de la dernière guerre.

Les dépêches nous disent les premiers succès, la frontière franchie, l'Alsace en partie libérée, la proclamation de Joffre. Et pourtant, à voir ce débordement d'enthousiasme, je me rappelle malgré moi les débuts enflammés de 1870 et le télégramme de Sarrebruck^[2].

Le 12, enfin, nous embarquons ; destination inconnue. La nuit s'écoule ; dans l'ombre, nous tentons de distinguer

les gares : Soissons, Laon. Nous roulons vers Hirson et, au petit jour, nous arrêtons à Saint-Gobert. Par la route, en deux heures de marche, sous un froid aigre, malgré l'été, nous gagnons Lemé où nous demeurons six jours à l'entraînement final. Je couche avec mes hommes sur le foin, jugeant que c'est ma place auprès d'eux. Théorie de néophyte, je pris rapidement coutume de marquer les distances tout en respectant mes soldats au point de n'en jamais tutoyer un seul. Ils m'aimaient pourtant puisque, pendant les dix-neuf mois où j'ai commandé la 18e compagnie, tous – officiers, gradés, ou hommes de troupe du régiment – demandaient à servir avec moi.

Entre officiers, cependant, nous faisons mieux connaissance ; les repas à trois intimisent vite. Le capitaine Bricogne est un ex-africain, soldat distingué et courtois à l'extrême ; il a servi également aux alpins. Je ne le connaîtrai pas longtemps, la mort le fauchera à Berry-au-Bac, en septembre 1914 ; on conte même qu'elle

répondit à l'appel de ce brave auquel un de nos chefs avait injustement reproché de n'avoir point engagé la 19^e compagnie à Moy, le 30 août. Miquel est un bon petit méridional plein d'allant. Le cadre supérieur est complété par l'adjudant Trabeysac qui porte sur sa poitrine toutes les agrafes coloniales.

Le 18 août, nous partons par la route et nous nous rendons à Landouzy, longeant Vervins qui me rappelle mes premières manœuvres. Nous demeurons deux jours à la Rue-aux-Bœufs. Une nouvelle étape nous conduit à Clairfontaine. Le lendemain, route terrible. Ma section est d'arrière-garde ; les hommes, peu entraînés, s'abattent sous le poids. Je suis épuisé moi-même, pourtant je les exhorte et les soutiens, faisant l'étape sac au dos, avec un troupiers sous chaque bras. Nous traversons Sars-Poteries, Fourmies et couchons près de Watignies-la-Victoire, dont le monument s'élève au loin. Le lendemain, nous semble-t-il en lisant la carte, nous serons à Mons.